

# UNE QUESTION DE COLLE

Marine Van Hoof

TOUT COMME LE PREMIER FESTIVAL INTERNATIONAL PLURIDISCIPLINAIRE CENTRÉ SUR LA RENCONTRE DES ARTS DE LA SCÈNE ET DES ARTS VISUELS, *TEMPS D'IMAGES VISE* À TRAVERS DIFFÉRENTS ÉVÉNEMENTS À ÉTABLIR DES PASSERELLES INNOVATRICES ENTRE CES DEUX DOMAINES.



*Werther! Noir et blanc*  
Holger Stegmann  
Crédit Photo : Holger Stegmann

La seconde édition du Festival *Temps d'images* était composée de divers spectacles, installations, ateliers, chantiers de création et projections. Si l'Usine C reste décidément le lieu idéal pour orchestrer de manière conviviale un festival de ce genre, les performances présentées n'ont pas toujours été à la hauteur de cet objectif. Suffit-il d'introduire de nouvelles techniques de fabrication d'images pour créer une œuvre intéressante? Certainement pas. Le

faire permet-il d'être invité plus facilement à certains festivals? Hélas, dans certains cas il semble que oui.

## DU CHANTIER INTIME À LA FABLE SANS PAROLE

Deux spectacles ont emporté totalement mon adhésion et m'ont convaincue qu'une véritable rencontre entre l'image et la scène s'était produite: *Werther!* et *Mitoyen*. Avec *Werther!*. La compagnie allemande Gruppe Stemann a proposé

une vision inhabituelle et rafraîchissante de l'œuvre de Goethe qui a bouleversé les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, revisitant cette passion amoureuse suicidaire en se demandant quel sens lui donner à l'époque de la vidéo et de l'ecstasy. Arborant un style Marlboro décontracté, à mille lieues du Werther romantique, le héros (magistralement interprété par Philippe Hochmair) installé devant une petite table expose d'un ton désinvolte

les souffrances de Werther tout en braquant sa web cam sur un bouquet de fleurs, permettant à toutes sortes de détails d'envahir et d'animer le grand écran placé derrière lui: l'effet est saisissant, la connexion avec notre époque friande de confessions imagées immédiate; le ton est direct, l'autodérision omniprésente. Au fur et à mesure que Werther livre ses états d'âme, il alimente l'écran de toutes sortes d'images, étire la prolongation de soi à outrance, allant jusqu'à lui donner des allures de vidéo clip lorsqu'il chante son amour désespéré. Cette fabrication d'images en direct maintient l'œil du spectateur sur le qui-vive. Lorsqu'il déclame ses aspirations à partager sa vie bucolique avec Charlotte, l'objet de son désir, tout en s'acharnant sur des légumes qu'il est en train de peler, avant d'agiter un pauvre mannequin la personnifiant, on obtient une image saisissante et drôle du délire amoureux, sans que la dimension désespérée ne s'efface cependant tout au long de l'exposition de son chantier intime. Le jeu de l'acteur et la mise en scène réglés au quart de tour confèrent à cette histoire remontant à quelque cent cinquante ans une vérité confondante.

Sorte d'introspection, autour du thème de l'individu dans la ville, *Mitoyen* de la Compagnie française Là où, mélange la présence d'individus et de marionnettes. À l'écart de toute narration discursive, le spectacle explore d'une main de maître les territoires de l'intime et du chez-soi, en croisant plusieurs échelles: à droite du plateau nu sur